

lettre des antipodes

la chronique de Simon Leys

CONNAÎTRE ET MÉCONNAÎTRE LA CHINE

« Mieux que connaître une chose : l'aimer. » CONFUCIUS

Le grand savant Joseph Needham (dont le monumental *Science and Civilization in China* (1) est, dans toute la production sinologique occidentale, un des très rares ouvrages que les intellectuels chinois prennent au sérieux) a tenu un propos que je voudrais voir gravé en lettres d'or au fronton de toutes les institutions consacrées à l'étude de la Chine : « La civilisation chinoise présente l'irrésistible fascination de ce qui est totalement "autre", et seul ce qui est totalement "autre" peut inspirer l'amour le plus profond en même temps qu'un puissant désir de le connaître. » Malraux – esprit généralement brumeux, mais dont le brouillard était traversé d'éclairs – a eu une formule non moins exacte et saisissante : « La Chine est l'autre pôle de l'expérience humaine. » Ces observations contiennent deux vérités qu'il importe de saisir conjointement : 1°) L'expérience humaine est une ; 2°) ses modalités diverses sont d'autant plus stimulantes, riches et fécondes qu'elles sont plus radicalement autres. (Songez par exemple à la différence des sexes, qui donne saveur et poésie à notre existence...) Si l'on comparait le phénomène de civilisation à une sorte de mont Everest, on pourrait dire que la cordée occidentale et la cordée chinoise ont finalement opéré leur jonction au sommet, sans s'être croisées en cours de route, car elles ont effectué leur ascension par deux faces opposées. Quand elles se rencontrent enfin, on imagine avec quel intérêt passionné elles peuvent enfin échanger leurs expériences respectives!

La découverte de la culture occidentale par les intellectuels et artistes chinois, et celle de la culture chinoise par les Occidentaux n'ont pas une très longue histoire. Si la perception de l'altérité, « le sentiment du divers » sont un puissant ferment d'inspiration, de connaissance et de création, ils ne se soutiennent pas sans effort, ni ne se poursuivent sans risque. Au début du siècle dernier, la quête chinoise d'un Segalen, par exemple, après un départ splendide, se solda par une triste faillite (sur laquelle la publication de sa correspondance complète est récemment venue jeter une assez consternante lumière). Segalen, mélomane, demeura sourd à la musique chinoise ; poète, il ignora la poésie chinoise ; esthète, il ne regarda pas la peinture chinoise ; vivant en Chine à un tournant particulièrement dramatique de son histoire, il ne comprit rien aux événements qui se déroulaient sous ses yeux. Il quitta sans regret une Chine qui, pensait-il, n'avait plus rien à lui enseigner – mais, en fait, il n'y était même pas entré.

Aujourd'hui, les écrits d'un François Jullien sur la Chine semblent refléter une mésaventure semblable (sans toutefois

offrir de compensations littéraires) ; elle est bien analysée par Jean-François Billeter dans son *Contre François Jullien* (éd. Allia). Billeter est philosophe comme Jullien, mais à la différence de ce dernier, il connaît la Chine et sait écrire le français (je me demande d'ailleurs dans quelle mesure ce n'est pas l'opacité du jargon de Jullien qui lui a assuré le plus clair de son autorité). Avec courtoisie mais rigueur, Billeter montre que la Chine dont parle Jullien est une construction abstraite présentant peu de relations avec la mouvante réalité culturelle et historique de la civilisation chinoise. Jullien glane ses matériaux un peu partout dans les textes chinois (quelquefois il se contente de les piller dans les travaux de ses collègues), puis il les utilise hors contexte, de façon anachronique ; assemblant ces éléments disparates en un vaste collage, il intitule « pensée chinoise » ce qui n'est en fait que de la pensée-Jullien.

La quête chinoise de Segalen se solda par une triste faillite.

Je ne pense pas que l'erreur de Jullien ait été (comme le croit Billeter) d'avoir pris pour point de départ « l'altérité » de la Chine. Celle-ci, loin d'être un mythe, est une réalité savoureuse, capable d'inspirer ce désir passionné de connaissance dont parlait Needham. Non, le fond du problème, c'est que la Chine ne l'intéresse pas : pour lui, elle ne présente nulle valeur intrinsèque ; il s'en sert comme d'une « commodité théorique » pour considérer du dehors notre processus intellectuel. Mais comme Billeter le remarque avec pertinence, « on ne saurait revenir sur soi sans avoir commencé par se porter ailleurs ».

Intéressante coïncidence : en décembre dernier, *Le Monde* a publié un entretien dans lequel Jullien commentait « L'Énigme de la puissance chinoise ». Il expliquait que « le lettré chinois n'est jamais devenu un intellectuel critique », et Tian'anmen ne saurait donc avoir de lendemain. Mais exactement le jour même où paraissaient ces propos, deux cent cinquante mille Chinois bravant les contrôles policiers manifestaient à Hongkong pour exiger la démocratie. Apparemment donc, au moins un quart de million de Chinois seraient déjà las de servir de « commodité théorique » à la Pensée-Jullien. ■

(1) Une édition abrégée existe en français : *Science et civilisation en Chine, Une introduction*, Joseph Needham, éd. Philippe Picquier, 1995.

NDLR. Un débat est né autour du travail de François Jullien sur la culture chinoise, à la suite de l'essai publié par Jean-François Billeter. Notre chroniqueur Simon Leys, éminent sinologue, s'en fait ici l'écho. Le lecteur pourra mieux juger de cette controverse après avoir lu l'entretien que François Jullien nous a accordé dans ce même numéro (p. 39).